

Le Silence des collines : genèse d'une production littéraire. De l'indicible au sursaut

entretien avec

Béatrice Uwambaje, survivante du génocide des Tutsi du Rwanda

Le Silence des collines, Éditions Sépia, Paris, 2019, 258 p., EAN : 979-10-334-0170-4

Réalisé par Raoul TIE (Raoultie@gmail.com)

Béatrice UWAMBAJE

Le Silence des collines

Roman



éditions
SÉPIA

Synopsis du Roman

Mutesi vivait avec l'espoir d'un avenir paisible. En 1994, l'horreur absolue du génocide qui emporte sa mère et son époux sonne comme un impératif à quitter le Rwanda. Le pays des « *mille collines* » métamorphosé en moins de cent jours en pays des mille charniers. Elle n'a que vingt-trois ans lorsqu'avec son fils Manzi âgé de quatre ans, ils partent pour une destination inconnue. Elle laisse alors derrière elle tout ce qui constitue son histoire, sa vie, ses projets, ses rêves. Vingt-trois ans plus tard, en compagnie de Manzi devenu adulte, d'Olivier et Cyuzuzo, nés d'une deuxième union, Mutesi revient au Rwanda, sur les lieux de ses tourments. Elle qui s'est crue résiliente, découvre ses blessures encore béantes. Pendant quatre semaines « anti-nommées » vacances, en compagnie de ses enfants et de ses deux grands frères, elle parcourt ce petit pays qui l'a vu naître et grandir. Sur cette terre quittée sans plus pouvoir se retourner,

sa vie bien rangée, bien normalisée, devenue sa seconde nature en France l'a presque abandonnée, laissant place aux souvenirs du chaos absolu qui a précédé son exil.

Elle se met alors à la recherche de tous les signaux qui peuvent lui apporter du sens. Elle veut savoir comment on en est arrivé là. Comment la société rwandaise a-t-elle pu fabriquer de tels monstres. Le pourquoi du silence des uns et de l'indifférence des autres. Mais les populations qu'elle croise sur son chemin en ce mois d'août 2017 sont à la fois bavardes et muettes, ouvertes et fermées. Alors, elle décide d'engager un dialogue avec des éléments de l'écosystème qu'elle anthropomorphise : arbre, collines. C'est avec eux qu'elle descelle ses souvenirs et tente d'habiller son « exil intérieur ». Elle trouve qu'ils sont les seuls témoins dignes de son patrimoine mémoriel, à la hauteur de ses frustrations et de sa lancinante douleur.

Fin août 2017, elle rentre sur Paris retrouver sa coquille au vernis lisse et discret qu'elle s'est fabriquée au fil des ans. Une coquille, facilement tolérable par ses hôtes.

Raoul TIE — La genèse du roman

Béatrice U. : Le projet d'écriture s'est imposé à moi telle une mousson d'été qui vous tombe dessus : onze ans après être partie du Rwanda, j'y retourne pour la première fois en août 2005. Je me rappellerai toujours ce moment. Effondrée à l'aéroport de Kigali, je suis récupérée par un neveu qui, fixant droit dans mes yeux, lance : « Tante, nous on ne pleure plus, on avance ». Dans les profondeurs de ma culture, lorsqu'un neveu console sa tante, un enfant nourrit sa mère, un fils porte son père, quelque chose de grave est en train de se passer. À ce moment, je pensais que ma vie avait trouvé une douceur nouvelle, un nouvel équilibre. Je m'imaginai même résiliente. Enveloppé par les scènes de mon enfance, l'odeur des nuits dans la maison familiale, tout 1994 me revient en mémoire. Comme si je ne suis jamais partie... Comme si le temps s'est arrêté depuis mon cauchemardesque départ. C'est à ce moment précis que je me décide d'écrire.

En 2016, après une dizaine d'allers-retours au Rwanda, je dispose d'une matière conséquente qui en quantité a déjà rempli son premier rôle. Mais ce matériau reste indigeste aux estomacs habitués aux douceurs de l'ordinaire, assourdissant aux oreilles chastes de tout bruit hors limites habituelles, insoutenable pour les imaginations habituées aux lignes droites, aux cercles ronds, aux cadres carrés. Je me sens alors comme obligée de le polir, de lui donner une voix plus audible, des habits plus regardables.

De l'autobiographie brute de départ, je passe au roman nourri de mon histoire. *Le Silence des Collines* naît ainsi. Plus distancié, peut-être crois-je, plus comestible et plus digeste pour un public que je désire alors hétérogène. En 2019, pour les 25^e commémoration du génocide des Tutsi au Rwanda, *Le Silence des Collines* devient comme mon unique manière de tenter de nommer l'innommable. Ma seule façon, puisque accrochée encore à mon ancestrale pudeur, de faire défiler ce temps sans avoir l'impression de me mettre à nue, d'expulser sans me vider, de montrer sans m'exhiber, mettre en scène sans tomber ni dans la dramaturgie, ni dans la pleurnicherie.

J'espère y être arrivée.

Raoul TIE — *Le silence des collines*. L'intérêt du choix de ce titre ?

Béatrice U. : Mon livre est un roman-témoignage : pour rappeler que ça a eu lieu, que ça pourrait avoir lieu à nouveau, pas seulement au Rwanda, ailleurs dans le monde. Dans mon livre, il est surtout question de retour et de retrouvailles. Retour et retrouvailles avec ses origines, mais aussi avec soi-même, mon histoire et tout ce qui a constitué mon identité à un moment donné de ma vie. C'est le portrait d'une époque : l'avant et l'après 1994 au Rwanda. Il est également question de l'exil intérieur. De cette difficulté à communiquer quand on a connu l'irréparable, l'indicible.

Deux raisons ont motivé ce choix : Le Rwanda est dit communément « pays des mille collines », mais ici le mot collines est plutôt une métaphore. En 1994, alors que sur toutes les collines du Rwanda les gens meurent par centaines de milliers, le monde entier se tait. Il reste silencieux. Au Rwanda on crie, mais le monde (les collines d'ailleurs) continue à vaquer à ses occupations, à manger son repas habituel de l'entrée jusqu'au dessert en oubliant pas le fromage, comme si de rien n'était... à rire, à danser, à chanter... normalement... Alors que le sang coule sur les hauteurs et dans les marais, des êtres qui nous étaient très proches (telles les collines), faisaient partie de nos repères, restent silencieux et immobiles. Indifférents à notre sort comme s'ils ne se sentaient pas concernés. On est au printemps 1994. Les arbres sont fleurs et le vent souffle !

Le sujet principal du livre est l'exil intérieur. Comme dit précédemment, *Le Silence des Collines* fait référence à cette difficulté à parler après avoir vécu l'incommunicable, l'indescriptible. Il décrit la manière dont on peut s'entourer d'un mur de silence. Ou comment on peut se condamner soi-même au silence : la peur de choquer, de gâcher

les conversations des « gens normaux », de blesser ceux dont on pense qu'ils ont souffert plus que nous, la crainte de ne pas être cru, de ne pas être entendu, compris, de réveiller ses cauchemars et de ne pas pouvoir s'en sortir après... La difficulté à trouver les mots à la hauteur d'exprimer véritablement ce qu'on a vécu, de ce qu'on ressent après...

Raoul TIE — Le génocide des Tutsi du Rwanda : de l'indicible au sursaut

Béatrice U. : Longtemps, j'ai eu des difficultés à trouver les mots pour exprimer ce que collectivement on a ressenti ou ce qu'individuellement on a vécu... À l'époque, je n'écris pas, j'expulse. D'abord pour moi, afin d'évacuer le trop-plein de ma tête. Ensuite, pour mes enfants, par devoir de transmission et de mémoire. Lorsque quelqu'un me demandait comment c'était au Rwanda en 1994 et que je répondais presque mécaniquement : « ça a été très dur ». Est-ce que le mot « dur » est le mot adéquat ? Bien sûr que non c'est au-delà du juste « ça a été très dur », mais quel autre mot employer... ? Et puis petit à petit, je me suis dit je respire encore, qu'il faut avancer. Dans une logique du « marche ou crève ». J'ai choisi de marcher, puisque je n'avais pas crevé. Moi j'avais mon fils, je crois que sans lui je ne serai pas arrivée à m'en sortir. Il était vivant, il avait droit de grandir et j'avais le devoir de l'aider à grandir, le mieux que je pouvais. Alors un matin je lui ai promis que j'allais tout faire pour qu'on s'en sorte. Aujourd'hui avec de la distance je pense que je ne lui ai pas menti. On a même (lui et moi) réussi à nous construire une vraie famille... celle que j'appelle ma petite tribu.

Tout de suite après le génocide, je me suis couchée avec cette prière : pouvoir à nouveau avoir une vie banale, une vie ordinaire... celle que j'appelle dans mon livre, une vie délicieusement ennuyeuse. Je me suis levée tous les matins avec la même prière. 26 ans après, je pourrais dire que le Ciel a exaucé ma prière : Je mène une vie totalement banale en région parisienne. Une vie de femme qui travaille (trop), une mère de famille, une épouse. Je suis directrice d'un établissement médico-social en banlieue sud de Paris, je suis mariée, j'ai trois enfants : deux grands garçons (adorables) et une fille (très belle). J'ai plein d'amis que j'adore, des collègues remarquables, un réseau social important en France, au Rwanda, au Canada, en Belgique, aux USA... Je suis bénie des dieux.

Raoul TIE — Peut-on réellement avoir une vie normale quand on a connu 1994 au Rwanda ?

Béatrice U. : Cette question est présente dans ma journée dès mon réveil... être arrivée, être socialement bien installée dans une vie voulue, longtemps rêvée ne peut pas être si banale que ça, si délicieusement ennuyeuse lorsqu'on a traversé l'irréparable au Rwanda.

Mais c'est ainsi... Quand on ne peut pas retourner en arrière, il faut trouver la meilleure façon d'avancer.

Alors, qui suis-je ? Une femme pour qui une seule vie ne suffira pas pour écrire tous les livres qu'elle aimerait laisser aux générations futures. Une femme qui croit par expérience que lorsqu'une porte se ferme quelque part, une autre est en train de s'ouvrir ailleurs. Une femme qui ne désespère jamais, même si tout laisse à penser qu'il n'y a plus rien à espérer. Une femme qui ne se lasse pas de se remplir du bonheur de passer une journée où rien d'extraordinaire ne se passe, du bonheur de l'ordinaire, le banal, des petits rien qu'offre la monotonie quotidienne, et surtout de la joie d'être toujours vivante !

Oui il y a en a qui tombent dans leurs rêves, il y en a d'autres qui ne tombent pas.

Raoul TIE — La nécessité de témoigner, l'urgence d'écrire

Béatrice U. : On peut avoir à se demander quelle nécessité avais-je, ai-je de revenir sur l'horreur et le traumatisme qu'elle a laissé. La réponse est toute simple. Le fait d'avoir vécu cette période, de l'avoir traversé, d'être toujours en vie me donne les années passant, un sentiment de responsabilité envers les plus jeunes. D'abord celle de rendre hommage aux disparus et aussi par devoir de mémoire et de transmission. Témoigner. Ne pas laisser aux autres raconter notre propre histoire. Certains risqueraient de mal la raconter ou de la déformer. Témoigner que le génocide des Tutsi au Rwanda a bien eu lieu et qu'il faut veiller en permanence. Témoigner que les gens qui ont tué étaient des gens tout à fait ordinaires. Que ce sont les gens qui travaillaient, qui se mariaient, jouaient, embrassaient leurs enfants et leurs femmes le matin qu'ils aimaient ! Ils n'étaient pas des monstres à lier. C'étaient des gens normaux. Dire et redire que malheureusement, nous avons expérimenté dans notre chair que l'homme est capable de toutes les monstruosité. Que le « plus jamais ça » après la Shoah n'a pas fonctionné... Qu'il faut donc constamment rester en alerte. Mon livre est un roman-témoignage : pour rappeler que ça pourrait avoir lieu à nouveau, pas seulement au Rwanda, ailleurs dans le monde.

J'ai choisi d'écrire le roman parce que le format roman me permettait une mise à distance, en plus parce que je crois aux forts impact et pouvoir d'alerte du roman : il se lit facilement, est accessible à tout le monde. Et comme je souhaitais toucher le plus de monde, un public hétérogène, le support me semblait mieux approprié. Le roman s'adresse au cerveau émotionnel, à l'imaginaire de chacun et permet donc au lecteur de se construire ses propres images, ses propres déductions, ses propres conclusions. Je n'avais pas envie d'imposer mon point de vue ni ma propre histoire. Je voulais par la description de l'avant et l'après le génocide des Tutsi au Rwanda, tenter de toucher quelque chose d'universel en chacun et laisser chacun sans avoir à dire ce qui est bien ce qui est mal. Entrevoir par lui-même la « Folie » de cette période. J'aimerais que mon livre soit connu en Afrique, notamment en Afrique centrale. J'aimerais que l'expérience du Rwanda soit une expérience africaine et que chacun s'en imprègne et s'en rappelle.

Le Silence des Collines est mon premier roman, sinon je fais beaucoup de poèmes qui restent encore très intimes pour être partagés. J'adore la poésie, l'écriture me libère. Écrire sur le génocide participe à ma résilience pour dire avec Boris Cyrulnik ¹. C'est mon petit jardin secret, aussi bien libérateur que protecteur. C'est un moment précieux, un rendez-vous pris pour un face-à-face avec moi-même, sans artifices, sans faux-semblants, sans spectateurs. Pour sortir de ma tête tout ce qui peut être encombrant. C'est un monde où je me sens libre, car seul maître à bord... Un moment dont je m'en ivre même s'il est souvent volé à mes obligations familiales. Mais on n'a qu'une vie, il faut la remplir le plus qu'on peut de tout ce qui nous tient à cœur. L'écriture en fait partie pour moi.

Raoul TIE — Le Rwanda, 24 ans après le génocide

Béatrice U. : Aujourd'hui Kigali est fière, Kigali est riante, le Rwanda va mieux, le Rwanda va bien. Le Rwanda est propre... Et ce n'est pas qu'une métaphore ! Les mots de la haine y ont disparu. Mais c'est par la force des volontés. Rien ne vient jamais comme ça au hasard, gratuitement. Là-bas les gens travaillent dur pour avoir ce qu'ils ont. Les victimes vivent sur les mêmes collines que leurs bourreaux. Qui peut dire que c'est facile ? Mais tout ce qui peut soutenir la cohabitation, rendre possible la réconciliation est institutionnellement et collectivement mis en œuvre. Les gens sont très volontaristes et innovants là-bas. Le gouvernement est très volontariste. Les gens veulent tous s'en sortir. C'est impressionnant de

¹ Boris Cyrulnik et Claude Seron, *La Résilience ou comment renaître de sa souffrance ?* Paris, éditions Fabert, 2003.

voir cette volonté qui anime chaque rwandais au Rwanda. Du plus jeune au plus vieux, des hommes, des femmes de tous âges n'ont qu'une envie, avancer, progresser, y arriver à tout prix. Ne pas rester prisonnier de l'histoire. Et là-bas, il n'y a pas de place pour baisser les bras... ou s'apitoyer sur son sort... Ils sont tous poussés vers le haut par une énergie juste incroyable. Les résultats objectifs sont là, visibles, spectaculaires pour un pays qui est sorti de la guerre et du génocide... Et on est juste à peine 26 ans après. Qui aurait pu parier sur une telle issue, lorsque le pays entier était à terre, en sang ?

J'aimerais que les Africains connaissent mieux, s'inspirent et s'approprient l'histoire du Rwanda. C'est leur histoire. C'est une histoire qui touche l'Humanité tout entière. En 1995, 1996 j'étais à Bangui en Centrafrique. Les Centrafricains me disaient à l'époque : « Ce que vous avez vécu chez vous l'année dernière au Rwanda, c'est impossible que ça nous arrive chez nous. Nous sommes un peuple paisible. De telles barbaries ne peuvent pas nous arriver... » Un an après, les mutineries se sont déclenchées, la guerre s'y est éclosée. Jusqu'à ce jour, La Centrafrique peine à reconquérir la paix. Et oui il faut veiller en permanence. L'homme est capable du meilleur et du pire. Il faut rester en alerte où que l'on soit.

Raoul TIE : Nous vous remercions Beatrice Uwambaje, pour cet entretien.

(Paris, le 3 juin 2020)